FRC 15412 B.
Brugiere
Case FRC 15458

INSTRUCTION CATHOLIQUE,

SUR LA DÉVOTION AU SACRÉ COEUR,

Pour le troisième Dimanche après la Pentecôte.

Demeurez fermes, et conservez les traditions que vous avez apprises. II. *Thess.* 2, 15.

CE n'étoit pas sans raison que l'apôtre exhortoit les Thessaloniciens à ne pas se laisser surprendre au langage insidieux de certains discoureurs, qui cherchoient à altérer, à corrompre la doctrine de l'évangile, à détruire, à anéantir les traditions qui leur avoient été transmises. La science de la foi n'est point une vaine spéculation, qui consiste à connoître la vérité, sans la pratiquer. Ce n'est point à la seule écriture qu'il faut s'attacher, mais encore aux traditions apostoliques, qui regardent non seulement la doctrine, mais aussi le culte extérieur de la Religion. Tout langage qui ne remonte point aux premiers temps, tout langage qui n'a pas été tenu par tous, par-tout et dans tous les temps, n'est qu'un langage séducteur, inspiré par l'esprit de ténèbres. En fait de religion, il faut être sur ses gardes, se précautionner avec beaucoup de soin, non seulement contre les nouvelles doctrines, mais encore contre tous changemens, qui autorisent des pratiques inconnues à la vénérable antiquité.

On ne peut, on ne doit attribuer qu'à l'ou-

THE NEWBERRY LIBRARY

bli de ces importantes vérités, cette foule prodigieuse d'abus, que le lap des siécles, que l'affaiblissement de la foi a introduite, soit dans la doctrine, soit dans l'exercice des pratiques du culte extérieur. A mesure que la foi s'est affoiblie, la superstition et l'ignorance ont substitué à l'enseignement et aux traditions apostoliques, des erreurs grossières, et des pratiques minutieuses, qui flattant les passions et l'amour-propre, ont fait évanouir et disparoître l'esprit et la vérité de la Religion. Un de ces crians abus, une de ces pratiques funestes, c'est la dévotion nouvelle, la dévotion à la mode de nos jours, cette dévotion anti-chrétienne, enfantée par l'erreur, et propagée à l'ombre de révélations, aussi impies qu'extravagantes : dévotion bizarre, qui divisant le corps de Jésus-Christ, ne se contente pas de renouveler l'impiété de *Nestorius*, d'*Arius*, de *Sabellius*, mais qui mène au matérialisme, à l'idolâtrie, en proposant à l'adoration, au culte de Latrie, une portion de matière. Tout acte de Religion qui sépare l'humanité sainte de Jésus-Christ de sa divinité, tout acte de Religion qui se rapporte à une partie plutôt qu'à une autre de ce corps adorable, n'est qu'un acte d'idolâtrie, d'irreligion, d'impiété.

Vous voyez, M. T. C. F., l'objet que je me propose : je veux, avec la grace de Dieu, vous inspirer pour Jésus-Christ une dévotion éclairée, qui l'honore véritablement. Puis-je y mieux réussir qu'en vous faisant sentir tout le ridicule, toute l'absurdité, je dis plus, toute l'impiété de cette dévotion nouvelle, de cette dévotion monstrueuse, connue et pratiquée sous le titre emphatique du *sacré cœur de*

Jésus. Son origine, ses auteurs, son objet, ses pratiques, vous en feront connoître tout le danger, tout le poison : et pour vous en préserver plus sûrement, je tracerai l'idée d'une dévotion solide et éclairée envers Jésus-Christ. Que votre piété ne se scandalise pas, M. T. C. F. ; quoique l'Eglise dans sa charité, tolère des abus, des erreurs, dans sa sagesse elle ne les approuve pas : il est de notre ministère de les faire connoître, pour vous en défendre et vous en garantir, et vous prémunir contre les subtilités de l'erreur et les dangers de l'illusion. L'illusion et l'erreur dans cette espèce sont d'autant plus dangereuses, qu'elles s'enveloppent sous les voiles d'une piété tendre et affectueuse ; mais ce n'est-là qu'une fausse spiritualité, qu'une mysticité Pharisaïque. L'orgueil fut toujours et la source et la cause première des hérésies, des erreurs, des scandales qui, dans tous les tems, ont affligé, ont déshonoré l'Eglise. Je vous demande quelques momens d'attention.

N'allez pas imaginer, M. T. C. F., que l'origine de la dévotion nouvelle, sur laquelle je veux vous éclairer, se perde dans la nuit des tems, et que remontant d'âge en âge, de siècle en siècle, on ne puisse pas découvrir les premiers instans de son existence. Il ne faut pas fouiller les annales de l'antiquité ; vous vous consumeriez en vain en recherches ; vos soins et vos peines seroient inutiles et superflus : inconnue dans les beaux jours de l'Eglise, vous n'en trouverez pas la moindre trace dans l'histoire de ces tems heureux, où Jésus-Christ, parfaitement connu dans son essence, dans sa nature, étoit adoré en esprit et en vérité. Les seize premiers siècles n'en présentent pas le

moindre vestige, pas la plus légère idée : ce phénomène de piété, cette précieuse ressource de la foi, de la charité, a échappé à ces tems de lumière, où l'Eglise comptoit au nombre de ses pasteurs, les Athanase, les Ambroise, les Augustin, les Chrisostôme : ce fut dans le dix-septième siècle, et presque de nos jours que prit naissance ce scandale qui afflige actuellement l'Eglise gallicane. L'Angleterre avoit été autrefois la terre des saints ; la Religion y avoit été honorée, le catholicisme respecté : mais devenue par le malheur des tems, le centre de toutes les erreurs, de toutes les extravagances de l'esprit humain, cette terre de bénédiction vit éclore dans son sein la *cordicolatrie*, c'est-à-dire l'adoration, le culte suprême rendu à ce viscère, qui est le principe et la source de la vie du corps humain.

Vous ne vous attendez pas, sans doute, à apprendre que le premier moteur de cette pieuse invention, soit un de ces hommes consommés dans l'étude approfondie du grand et du sublime mystère de l'incarnation du Verbe, de son immense charité pour les hommes. Dans son infinie miséricorde, Dieu ne l'a pas permis ainsi; et il n'a été donné qu'à un suppôt de l'hérésie de Calvin, de ressusciter le nestorianisme. Quel funeste présage pour la nouvelle dévotion !

Un français, membre de cette société trop fameuse dans les fastes de l'histoire, soit civile, soit religieuse, qui, jusqu'au moment de son extinction, arrivée de nos jours, avoit fait constamment éclater l'ambition la plus démésurée, comme la plus étonnante aversion de toutes les vérités capitales, qui sont l'ame de la Religion, et dont malheureusement l'esprit

n'est pas même ralenti depuis la dispersion de ses membres : un français, que l'intrigue et le manège, moyens ordinaires qu'employoit, pour parvenir à ses fins, ce corps redoutable à toutes les puissances, avoient porté en Angleterre, sous le spécieux prétexte de prédicateur de la cour, ce français ne tarda pas à se lier avec le calviniste *Godwin*, regardé par ses disciples comme un excellent maître de la vie spirituelle. Admis aux assemblées ténébreuses, où régnoit un langage impie et superstitieux, où, à l'ombre d'une réputation usurpée, cet hérétique nestorien débitoit avec succès le poison de son impiété, le père *La Colombière* (*), se livra à toutes les impressions que peut produire l'enthousiasme le plus exalté. La vivacité de son imagination en fit bientôt un illuminé ardent et adroit ; l'éloquence de ses discours donnoit de l'attrait pour ses opinions, l'amour de la mortification qui le porta à ne jamais satisfaire une inclination innocente, contribua beaucoup à lui gagner des partisans, et à lui faire des prosélytes. Bientôt il surpassa son maître. A l'imitation des fanatiques anglicans, il embrassa avec la plus vive ardeur le nouveau culte d'adoration, qu'ils rendoient au cœur charnel de Jésus-Christ, sous prétexte que ce muscle du cœur humain, est pris dans le langage ordinaire pour le symbole de l'amour. Devenu suspect à la cour de Londres, cité devant le parlement, enfermé dans les prisons publiques, *La Colombière* fut enfin banni pour toujours de l'Angleterre, où il étoit devenu un sujet de scandale et de subversion, par les

(*) La Colombière aimoit extrêmement la musique : il fit vœu de ne jamais satisfaire son goût.

excès de ses nouveautés, en fait de doctrine. Les propagateurs de cette nouvelle dévotion en ont-ils jamais fait connoître à leurs partisans les fondateurs et les apôtres? Que peut paroître à des yeux sensés, aux yeux de la raison éclairée de la lumière de la foi, une dévotion qui a pour inventeur et pour patriarche, un calviniste, un socinien d'une part, et de l'autre un intrigant, chassé par autorité de justice d'un royaume qu'il infectoit de ses erreurs? Est-ce donc l'esprit de Dieu qui animoit, qui inspiroit ces prétendus apôtres?

De retour en France, accueilli comme un martyr par les membres de la société, le nouvel apôtre s'occupa sérieusement de l'établissement d'une fête en l'honneur du *sacré cœur*: il mit en usage tous les moyens que son zèle lui suggéroit: il donna une forme à la célébration de la solemnité du sacré cœur; il en rédigea et en publia l'office et les pratiques. Il lui falloit un aide pour coopérer à ce grand œuvre. L'ordre des moniales, dit *de la visitation*, lui parut propre à favoriser son projet; la spiritualité singulière dont on y faisoit profession, lui faisoit augurer qu'il ne pouvoit mieux placer les visions, les révélations, les expressions emphatiques dont il étoit rempli, que dans les têtes de ces filles, qui ne vivoient que d'extases, et de rêves. Il ne fut pas trompé dans ses conjectures: il fut assez heureux pour en trouver une que le ciel sembloit avoir réservée, pour consommer cette grande entreprise, de donner au christianisme une fête, où il s'agissoit d'honorer du culte de Latrie, le cœur charnel de Jésus-Christ. Les dispositions qu'il y trouva surpassèrent peut-être les espérances de son conducteur. L'imagination

échauffée de cette bonne fille ; la porta à des exagérations outrées, à des indécences choquantes : tout lui étoit prodigué ; le don même de prophétie : elle justifioit ces folles exagérations, par des apparitions fréquentes, où Jésus-Christ conversant avec elle, lui assuroit la perpétuité de son ordre et de la trop fameuse société, qui étoit elle-même l'instigatrice la plus ardente de la nouvelle dévotion. Il est fâcheux pour l'honneur de la prophétesse, que Dieu ait permis que l'un et l'autre ne subsistent plus. L'un des deux ressuscitera-t-il ? ou ressusciteront-ils l'un et l'autre ? C'est ce que la prophétesse n'a pas prévu. Dans une de ces apparitions extraordinaires, Jésus-Christ lui découvrit l'intérieur de sa poitrine ; dans la contemplation de son cœur naturel, elle en admiroit les ressorts, les attributs, les qualités, les amabilités, toutes les perfections ; mais sur-tout avec quels transports, elle se perdoit dans les ardeurs de ce *sacré cœur* ; ce cœur enflammé d'un si grand amour pour les hommes ! Dans ces entretiens célestes, J. C. lui intimoit ses ordres : elle étoit la dépositaire et l'exécutrice de ses volontés suprêmes : mais ce qu'il y a de malheureux pour ces apparitions extraordinaires, c'est qu'elles n'ont d'autre garant, d'autre caution qu'un misérable écrit, qui n'a vu le jour qu'après la mort de son confesseur. Voilà la base première, le premier fondement de ce grand œuvre, en l'honneur du *cœur sacré* : un hérétique en fut l'inventeur ; un jésuite illuminé, proscrit d'Angleterre, en fut le colporteur en France ; une pauvre fille, dont le cerveau mal organisé, ou retréci par des affections vaporeuses, en étoit le garant. Cette garantie portoit sur des rêveries.

bizarres, sur des extravagances absurdes et insolites, sur des sensations purement naturelles, que son imagination séduite et égarée prenoit pour des faveurs célestes et miraculeuses ; et il suffit de se rappeller le nom de la vénérable mère *Alacoque*, pour se former une idée vraie de toutes les folies, de toutes les inepties dont l'esprit humain est capable. Passons maintenant à l'objet de cette fête ; il doit être proportionné aux qualités éminentes de ses auteurs.

Vous croyez peut-être, M. T. C. F., que J. C. tout entier, sans aucune division, ni confusion, soit l'objet de l'hommage qu'on rend au *sacré cœur* : les cordicoles le prétendent ainsi ; ils soutiennent qu'il est permis de rendre au cœur physique, au cœur matériel, un culte particulier de religion, sous prétexte que, par une conséquence naturelle, on adore le reste du corps, son ame, sa divinité... Il est évident que c'est renverser ce que l'Eglise croit et pratique. Il est vrai que les partisans, que les fauteurs de cette dévotion phantastique réclament contre cette imputation ; il est facile de les convaincre d'imposture ; nous en avons les preuves les plus authentiques. Nous lisons dans les livres élémentaires de cette fête, remarquez bien ces expressions : *le culte de la dévotion au sacré cœur a pour objet le cœur matériel de J. C. ; cette dévotion, telle qu'on la propose, n'a rien de commun avec toutes celles qui sont en usage avant nous. Notre siècle l'a vu naître.* L'aveu de l'innovation est remarquable ; nos pères ne l'ont pas connue. Il étoit donc réservé au tems où nous vivons, de voir éclore un culte particulier, tout différent de celui qu'on a rendu à vrai Jésus-Christ, depuis la fondation de

l'Eglise jusqu'à nous. C'est donc un culte nouveau ; et c'est-là précisément le signe essentiel de sa réprobation... Un autre auteur ne s'exprime pas moins clairement : *Cette dévotion consiste à aimer, à honorer le cœur de chair, qui est une partie du corps adorable de Jésus-Christ...* Pour ne pas multiplier les citations, qui deviendroient fastidieuses et insipides, ouvrons l'office du *sacré cœur*, tel qu'il a été imprimé par l'ordre de l'archevêque de Paris, en 1761, pour l'usage de son diocèse : la preuve ne sauroit être plus authentique ; la détermination y est expresse et marque nettement l'objet de cette fête. Ce seroit insulter la mémoire de M. de Beaumont, que de lui prêter une intention contraire. « Nous honorons, est-il dit dans cet office, » nous honorons *ce cœur sacré*, qui est l'au- » tel d'une charité perpétuelle ». Quel est ce cœur ? C'est, nous dit-on, la meilleure partie de sa chair sacrée : *haec nempe carnis pars melior sacrae.* Est-ce donc que dans le corps naturel de Jésus-Christ, il y a des parties plus précieuses les unes que les autres ? Le savant et pieux cardinal de Noailles étoit bien éloigné de le penser ainsi. On trouve dans le recueil des arrêts notables, qu'étant encore sur le siége de Châlons, il eut un procès à soutenir contre un chapitre de son diocèse, pour avoir supprimé une relique d'un prétendu *nombril* de J. C. avec lequel ces chanoines abusoient la crédulité d'un peuple superstitieux, tel qu'est parmi nous le *peuple Cordicole.* Dans la suppression de cette prétendue relique, ce prélat, dont la mémoire sera toujours chère à la Religion, ne cherchoit et n'avoit d'autre but que d'éloigner de l'esprit des fidèles cette

sorte de superstition, qui fixeroit tout son culte à une partie du corps de Jésus-Christ par préférence et séparément des autres, et de de les ramener à l'ancien et perpétuel usage de l'Eglise, qui honore également toutes les parties de ce corps adorable, comme étant toutes hipostatiquement réunies à sa divinité. Quoi qu'il en soit, l'objet du culte *cordicole* est bien clairement énoncé et défini; c'est le cœur de chair de Jésus-Christ. En voulez-vous une nouvelle preuve? lisez les différens écrits sur cette matière; les sentimens sont uniformes, pourroit-il y avoir de la différence dans les expressions? L'objet sensible de la dévotion au *cœur sacré de Jésus*, c'est le cœur, qui fait la plus noble partie de son corps; son motif principal est l'amour immense dont ce cœur divin a été embrâsé.

Pour se mettre à couvert du reproche honteux d'idolatrie et de superstition, en vain diroit-on que le cœur de chair ne doit être regardé que comme le symbole de l'amour. Mais ce cœur de chair en est-il moins de chair? Change-t-il de nature, parce qu'on le considère comme symbole? Et dès que le cœur charnel est l'objet immédiat du culte, en tombe-t-on moins dans les absurdités les plus grossières? Nous trouvons dans l'écriture sainte beaucoup de symboles de N. S. J. C.; je m'arrête entr'autres à celui-ci. Jesus-Christ y est appellé l'agneau: si mes adorations, si mes prières s'adressent à l'agneau regardé comme symbole, serai-je idolâtre? Oui, ou non. Il n'y a pas le moindre doute. Mon culte ne sera raisonnable, et on ne pourra le blâmer, que dans le cas seulement où voyant un agneau, j'éleverai mon esprit jusqu'à J. C. que j'adorerai, que

j'invoquerai sous la figure de cet agneau qui le représente : mais, dans ce cas, le symbole n'est point l'objet immédiat du culte et de l'invocation; c'est la chose figurée par le symbole.

Pour faire l'application de ce raisonnement au cœur, voilà comme je m'exprime : Si sous le symbole d'un cœur qui brûle et qui jette des flammes, j'adore et j'invoque N. S. J. C. brûlant de charité et d'amour pour nous, je fais une action que la Religion peut et doit approuver, bien loin de la condamner; mais si je m'arrête à ce cœur, si je m'y borne, et quand je le regarderai même comme symbole, je tomberai dans les extravagances les plus révoltantes et les plus contraires à la foi; et en voici la raison. Le cœur charnel étant l'objet immédiat de mon culte, ou ce culte est absolu, ou il est relatif; s'il est relatif, je divise Jesus-Christ; s'il est absolu, je regarde ce cœur comme une personne subsistante, et mon culte renferme alors, outre la division de J. C., toutes les conséquences les plus horribles et les plus impies. Il est donc plus clair que le soleil en plein midi, qu'un culte direct à un cœur charnel, de quelque manière qu'on l'envisage, ou comme symbole, ou comme chair, est la source des erreurs les plus grossières, et qu'il ruine de fond en comble la Religion chrétienne.

Pour vous donner une idée plus complette de cette ridicule, je ne dis pas assez, de cette anti-chrétienne dévotion, souffrez, M. T. C. F., que je vous rappelle quelques-unes des prières que ses partisans adressent au *sacré cœur*. *O cœur très-aimable de mon Jésus, que le cœur qui ne vous aime pas est*

malheureux ! Saint Paul pensoit bien différemment ; il ne disoit pas anathême à celui qui n'aime pas le *sacré cœur de Jésus :* quoiqu'élevé au troisième ciel, parmi les dons ineffables dont il fut comblé, il n'avoit pas appris à séparer le Seigneur Jésus de son *sacré cœur* ; il ne prononçoit d'anathême que contre celui qui n'aime pas le Seigneur Jésus. Et sans doute il y a une grande différence entre le Seigneur Jésus et son cœur charnel... *O sacré cœur de Jésus, soyez le Dieu de nos cœurs et notre partage dans le paradis !* . . Lorsque Thomas reconnut Jésus-Christ à l'ouverture de ses mains et de ses pieds, lorsqu'il introduisit son doigt dans la plaie de son côté, il ne s'écria pas : *cœur sacré*, je vous adore ! mais, convaincu de la résurrection de son maître, il lui dit : Vous êtes mon Seigneur, vous êtes mon Dieu. Et le roi-prophête avoit-il en vue le *sacré cœur*, quand il disoit : Vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage ; vous êtes mon Dieu pour toujours ?

Quel seroit votre étonnement et votre surprise, M. T. C. F., et pourriez-vous retenir votre indignation, si je vous disois que les *cordicoles* placent le *sacré cœur* au nombre des saints. Dans les litanies qu'ils chantent en l'honneur de la Sainte-Vierge, après avoir dit : *saint Ignace, priez pour nous, saint Louis de Gonzague, priez pour nous*, ils ajoutent finalement : *saint cœur de Jésus*, intercédez pour nous. Voilà donc le *sacré cœur* de Jésus réduit à prier et à intercéder pour nous avec la Ste-Vierge et les Saints. Il ne seroit pas sans doute exaucé, si son intercession n'avoit pour appui les suffrages de Saint Ignace et de son collègue : ce n'est donc plus ce cœur, placé à

côté de la divinité, qui nous accorde les graces immédiatement, mais il nous les obtient par ses prières et son intercession conjointement avec celles du patriarche de la société ditte de Jésus. Je sais parfaitement que J. C. est notre avocat, notre intercesseur auprès de son père : mais l'Eglise ne l'invoque que comme auteur des graces, parce qu'il l'est véritablement. L'intercession de Jésus-Christ n'est que la manifestation de sa volonté, que son père exauce en même tems ; celle des Saints est accompagnée de soumission ; les Saints n'intercèdent que par Jésus-Christ ; mais réunir l'intercession de J. C. à celle des Saints, n'est-ce pas, en quelque sorte, le réduire au nombre des créatures ? Les prières de l'Eglise sont le témoignage de sa foi ; eh ! qu'elles sont différentes ! Son langage fut toujours dégagé de toute expression mystique ; elle croit Jésus-Christ consubstantiel à son père ; elle adore sa puissance, sa miséricorde : *Jesus, fils de Dieu, rédempteur du monde, ayez pitié de nous ; agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous.*

Les cordicoles sont bien éloignés d'employer un langage aussi pur, aussi analogue à la foi ; leur langage n'est qu'un tissu d'inepties et d'impiétés. En voici quelques traits ; je les prends au hasard dans la messe du *sacré cœur ;* modérez votre indignation. « Par un effet singulier de son amour, *J. C. a ouvert à son Eglise les richesses ineffables de ce cœur. Ce cœur de chair a été la victime de l'amour; il est blessé d'amour pour nous. Ce cœur matériel de Jésus-Christ est la gloire de la Trinité, la joie du Père, le repos du Saint-Esprit : le Fils s'unit à un cœur de chair.* Mais ne s'est-

il pas uni à une humanité toute entière, composée d'un corps et d'une ame ? Jésus-Christ a voulu que par l'ouverture faite à son côté avec la lance, *on vît son cœur matériel, qui est une fournaise d'amour ;* et que par cette même ouverture, l'amour divin se répandît dans les cœurs des hommes. *C'est le cœur de chair qui purifie et qui sanctifie les ames. La bonté de ce cœur de chair va jusqu'à vouloir la félicité éternelle de tous les hommes ; le cœur charnel est la source de toutes les vertus.* Mais quelles graces peuvent découler d'un cœur de chair ? Par un rafinement de galimathias, *Jésus-Christ, quoique sorti du sein de la Sainte-Vierge, répose néanmoins toujours dans son cœur ;* et par un excès d'impiété et de blasphême, *le sacré cœur de Marie est parfaitement semblable à celui de Jésus-Christ en charité et en miséricorde.* Le cœur de Marie est-il donc aussi la source des graces, comme celui de J. C. ? La Sainte-Vierge est une créature très-excellente, sans doute ; mais sa charité et sa miséricorde se bornent à prier pour nous : au lieu que la miséricorde et la charité de Jésus-Christ nous sauvent.

Ce n'est point assez pour les cordicoles de blasphêmer le *verbe incarné*, ils ont pris tous les moyens possibles pour le ridiculiser, et rendre, contre leur intention, leur dévotion chérie au sacré cœur méprisable à tous égards. Jusques-là on avoit respecté le nom de Dieu, on ne le confondoit pas avec celui des saints : on s'étoit contenté de choisir parmi les saints, les patrons des villes et des royaumes : et voilà que par un rafinement de piété, des royaumes, des villes, des bourgs, des villages, des asso-

ciations d'hommes et de femmes ont pris pour leur patron et leur protecteur, le verbe incarné, sous l'emblême du *sacré cœur*. Est-ce donc que le Verbe n'est pas le Dieu de l'univers ? Tout a été fait par lui, et sans lui rien n'a été fait. N'est-il pas le roi des nations, le dominateur du monde ? Il a tout entre ses mains, et son père lui a donné tout pouvoir dans le ciel et sur la terre. Pour l'humiliation de l'Eglise, l'histoire transmettra à la postérité l'affligeant souvenir du titre orgueilleux, qu'avoit usurpé le célèbre *Ignace de Loyola*, et dont il avoit décoré sa compagnie. Les fondateurs des différents ordres s'étoient contentés de donner leurs noms à leurs disciples : les enfants de *Benoît*, de *Dominique*, de *François*, se glorifioient des noms honorables de Bénédictins, de Dominicains, de Franciscains. L'orgueil d'*Ignace* n'eût pas été satisfait ; le nom d'*Ignaciens* n'eût pas fait fortune, il n'eût pas rempli les vues ambitieuses du fondateur ; il surnomma ses enfants *la compagnie de Jésus*. Quelle hardiesse, quelle audace sacrilège d'arborer ainsi le nom respectable de l'Eglise ! l'Eglise est-elle autre chose que la société des chrétiens, des fidèles, dont Jésus-Christ est l'auguste chef ? Est-ce que cette compagnie se *disant de Jésus*, étoit l'Eglise elle-même ? C'étoit la prétention de ses honorables membres ; et malgré leur dispersion, leurs aveugles partisans le prétendent encore. Le signe de ralliement, le mot d'ordre, c'est la congrégation du *cœur de Jésus* : quiconque n'y est point affilié, est hors la voie du salut. C'est là seulement qu'on est à l'abri du naufrage. . . Vous n'avez pas oublié, M. T. C. F., que dans un quartier de cette ville, il existoit

de nos jours une communauté spécialement consacrée au *sacré cœur de Jésus*: On lisoit sur leur porte une inscription fastueuse, en grosses lettres d'or, *les adoratrices du sacré cœur*. Que je lise, les *ursulines*, les *bénédictines*, cela s'entend, ce sont des filles qui vivent suivant la règle de S. Benoît, des filles qui se sont consacrées à l'éducation des jeunes personnes du sexe, sous la protection de Sainte Ursule : que je lise les *filles de la visitation*, les *annonciades*, quoique ce soit un langage *mystifié*, je comprends que ce sont-là des filles réunies sous l'invocation de la Sainte Vierge, en qui s'est accompli le mystère de l'incarnation : mais que signifie cette inscription emphatique, *les filles adoratrices du sacré cœur?* Le sacré cœur est-il un saint? Le sacré cœur est-il une créature ? c'est sans doute un dieu nouveau, et qui n'est pas encore parfaitement connu : j'en conclus avec certitude que ces filles n'adorent pas Jésus-Christ, à qui les écritures ne donnent nulle part un nom aussi singulier. L'objet immédiat de l'adoration de ces filles, est donc un homme, ou tout autre sujet purement matériel. Cette illusion, cet écart de leur piété étoit bien assorti aux qualités éminentes des deux hommes qui se glorifioient d'en être les pères et les fondateurs ; dont l'un fut un banqueroutier, et l'autre un prêtre fanatique, hypocrites légalement flétris et couverts d'ignominie et d'opprobre (*Billard et Grisel.*) Quelle honte pour ces prétendues adoratrices d'avoir de pareils instituteurs !

Que dirai-je, et que pourrois-je dire d'assez énergique de cette prodigieuse quantité d'images, je ne dis pas seulement insignifiantes, ridicules, absurdes, mais scandaleuses, que les cordicoles

dicoles étalent avec tant d'ostentation, et qu'ils conservent si précieusement ? un cœur qui descend du ciel, un cœur couché dans l'étable de Béthléem, un cœur qui institue le sacrement de l'eucharistie, un cœur couronné d'épines, un cœur surchargé de la croix, un cœur placé dans le tombeau, un cœur ressuscitant triomphant et glorieux. Quelle mysticité déplorable ! Quelle fausse spiritualité ! N'est-ce pas Jésus-Christ qui est descendu du ciel, qui est né dans la crêche, qui a institué l'eucharistie, qui a été couronné d'épines, qui est mort sur la croix, et est ressuscité le troisième jour? Il suffit d'exposer ces images aussi bizarres qu'anti-chrétiennes, pour en faire sentir tout le danger, tout le poison. Eh ! s'il est nécessaire de parler aux yeux des hommes simples, par des signes sensibles, quelles images plus analogues à la foi et en même-tems plus frappantes, que celles que l'Eglise nous offre depuis tant de siècles ! Qui peut mieux rappeler à notre souvenir l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, que le signe adorable de ce bois sacré où il a consommé son sacrifice, et qui semble se ranimer pour nous dire à tout instant : voyez à quel prix il vous a rachetés, et jugez de l'immensité de son amour pour vous.

D'après tous ces traits, vous ne serez pas surpris, M. T. C. F., qu'une dévotion aussi bizarre, aussi anti-chrétienne, ne se soit établie qu'avec de grandes difficultés. Rome l'a toujours réjetée : Benoit XIV, ce pape si judicieux et si éclairé, s'y opposa toujours fortement. Et si enfin Clément XIII, cédant aux importunités de quelques évêques polonois, soutenus de tout le crédit de la reine de France, princesse bornée et vendue à la société jésui-

tique, il ne l'a fait qu'à regret, il n'a donné qu'un simple décret d'autorisation, et non une bulle, une constitution portant établissement de la fête *du sacré cœur*. Cette résistance, cette dénégation de la part de Clément XIII, est d'autant plus étonnante, que Clément étant encore simple prélat, s'étoit enrolé dans a congrégation du *cœur de Jésus*. Il avoit été inscrit dans le catalogue, en changeant de nom, comme il étoit d'usage, sous celui de *Charles de S. Ignace*. Disons mieux, la dénégation de Clément XIII étoit fondée sur la connoissance qu'avoit acquise ce pape de l'hétérodoxie de l'objet de cette fête, des pratiques et des prières destinées à son culte; ce fut plus par foiblesse, que par conviction qu'il consentit à l'autoriser. Si quelques évêques de France, par foiblesse autant que par politique, ont tenté de l'établir dans leurs diocèses, ils n'ont pas été imités par le grand nombre, et ce qu'il y a de plus éclairé et de plus pieux parmi les évêques et les curés, y ont toujours opposé la plus ferme résistance. Il n'y a de vrai, dit Tertulien, dans le culte que l'on rend à Jésus-Christ, que ce qui a été enseigné et pratiqué dès le commencement; ce qui a été ajouté depuis est faux et étranger; c'est par la foi des églises que les apôtres ont fondées et instruites, qu'il en faut juger. C'est d'après ce sage principe, que les évêques et les théologiens se sont opposés si puissamment à l'introduction du nouveau culte; que le chapitre métropolitain de Paris, de concert avec plusieurs curés et plusieurs fidèles, déconcerta l'intrigue et les menées du conseil archiépiscopal, et que cette fête si suspecte et si contraire aux règles, ne fut pas établie dans l'Eglise ca-

thédrale ; que cette nouveauté si contraire au bon ordre et à la sainteté de la religion, fut défendue dans une paroisse de Paris, par l'autorité des premiers magistrats, dont les lumières égaloient le zèle pour les intérêts de l'Eglise et le maintien de la tranquillité publique. M. de *Beaumont* ayant échoué dans ses projets pour l'établissement de sa dévotion chérie, trouva dans la politique de son conseil, un moyen de se venger du refus humiliant qu'il avoit essuyé de son chapitre. Il eut recours à un artifice qui lui fut suggéré par les disciples *d'Escobar*. Il fit réimprimer le missel tel que M. de *Vintimille* l'avoit donné : il y fit adroitement insérer la messe du *sacré cœur, de l'avis de son chapitre*, qui n'avoit pas consulté. Ainsi cette messe paroît sous le nom et sous l'autorité de M. de Vintimille qui ne l'a jamais connue et qui n'y pensa jamais. Voilà M. de *Beaumont* convaincu de supercherie et de falsification du missel de son prédécesseur, et d'imposture vis-à-vis de son chapitre, pour transmettre dans son diocèse, à l'ombre d'un nom étranger et d'une autorité supposée, le poison et le venin de cette dévotion, aussi impie qu'extravagante. Quel cri d'indignation et d'horreur ne doit pas s'élever de toute part, et contre cette dévotion et contre ceux qui en furent les inventeurs, et contre ceux qui en sont les perpétuels instigateurs, et les infatigables propagateurs ! Quels apôtres, et quels hommes ! un hérétique, un illuminé, proscrit et banni d'un royaume étranger, un homme repris de justice et flétri pour ses infidélités commerciales ; un prêtre fanatique couvert de mépris et abandonné par M. de Beaumont son protecteur déclaré ; M. de Beaumont lui-même

convaincu de faux et d'imposture, le pape Clément XIII, dupe et victime de sa foiblesse et de son attachement à toute la cohorte jésuitique : il faut être l'impudeur, l'impudence même, pour ôser proposer à des chrétiens un culte aussi bizarre, une dévotion aussi monstreuse, inventée, soutenue par de tels hommes et de tels apôtres, et propagée par de tels moyens. Il faut être l'imbécillité même, ou l'ignorance personnifiée, pour s'enroler sous les étendars de chefs aussi déhontés. Mais c'est trop insister sur un objet aussi odieux, aussi détestable : traçons en peu de mots les principales idées d'un culte raisonnable et qui ait de l'analogie aux vrais principes de la foi, en ce qui concerne la personne du Verbe incarné. Soutenez encore quelques momens d'une attention sérieuse, vu l'importance de la matière.

Lorsque pour l'exécution de ses décrets, Dieu introduisit son premier né dans le monde, il dit, que tous les anges de Dieu, l'adorent. Cette adoration que Dieu exigea de ces célestes intelligences, et qui devoit être le modèle de celle que lui rendroient les hommes, ne se bornoit pas sans doute à une partie de ce premier né, la splendeur de sa gloire, le caractère de sa substance. Fils unique du père, engendré de lui avant tout les siècles, seul et vrai Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, consubstantiel et égal à l'un et à l'autre, Verbe éternel du Père, il s'est revêtu dans la plénitude des tems de la nature humaine, en s'incarnant dans le sein de la Vierge Marie, par l'opération du S. Esprit, et est devenu un homme semblable à nous. C'est pourquoi le fils de Dieu est aussi fils de l'homme, étant en même-tems Dieu parfait et homme parfait ;

c'est la foi de l'Eglise, c'est sa croyance. Elle nous apprend qu'il y a réellement deux natures bien distinctes dans Jésus-Christ, la nature divine, la nature humaine ; mais qu'il n'y a qu'une seule personne, c'est-à-dire, la personne du Verbe. Elle nous apprend cette foi, que le fils de Dieu a pris la forme d'esclave, c'est-à-dire, la nature humaine, en se l'unissant étroitement, physiquement et substantiellement dans l'union d'une seule personne, et c'est ce que les théologiens appellent *union hypostatique*. Dès qu'il n'y a qu'une seule personne qui est le Verbe éternel de Dieu, on ne peut donc l'adorer que d'une seule manière et par un seul culte qui est le même que nous devons à Dieu, c'est-à-dire, du culte suprême de Latrie. C'est la foi de l'Eglise, c'est sa doctrine enseignée dans les conciles et par les pères. Le concile d'Ephèse lança des anathêmes contre les Nestoriens qui divisant l'humanité de la Divinité, multiplioient les adorations dans Jésus-Christ. « Si quelqu'un n'honore pas » l'Emmanuel par une seule adoration, ou ne » lui défère pas un seul honneur, en tant » que le Verbe s'est fait chair, qu'il soit ana» thême ».

L'hérésie, aussi opiniâtre qu'orgueilleuse, ayant osé reparoître de tems en tems, et commençant à faire des progrès, l'Eglise s'est crue obligée de la terraser et de frapper de nouveaux anathêmes, la multiplicité des adorations en Jésus-Christ, c'est le but des décisions du concile général de Calcédoine, et du cinquième général, qui est le second de Constantinople. Celui-ci s'y explique ainsi. « Si quelqu'un sou» tient qu'on doit adorer le Christ en deux na» tures, de manière qu'il en résulte deux ado-

» rations, l'une qui s'adresse séparément au » Verbe de Dieu, et l'autre à l'homme --- et » n'adore pas par une seule adoration Dieu » Verbe incarné conjointement à sa propre » chair, comme la tradition nous l'enseigne » depuis le commencement de l'Eglise, » qu'il soit anathême ». Le même canon fut renouvelé dans le concile de Latran, célébré sous le pape S. Martin, martyr, le sixième concile général l'a confirmé ; tant l'Eglise a jugé nécessaire que J. C. Dieu et Homme tout ensemble fût adoré par une seule et même adoration, laquelle se portât à Jésus-Christ tout entier.

Après des décisions de l'Eglise aussi solemnelles et aussi multipliées, qui croiroit jamais que des catholiques, des Evêques, des prêtres, des religieux eussent l'audace de multiplier les adorations en Jésus-Christ ? C'est cependant ce scandale que nous avons eu le malheur de voir de nos jours. Cette hérésie, condamnée tant de fois et si solemnellement, a été renouvellée par des hommes dont les noms sont un scandale dans les fastes de l'Eglise (*Hardouin* et *Berruyer*), qui ont surpassé en ce point *Nestorius* et ses partisans. Pourrez-vous, M. T. C. F. l'entendre sans frémir d'horreur ? *Berruyer*, dans son système impie, renverse entièrement le mystère de l'incarnation, et ne reconnoît point J. C. pour vrai Dieu. L'humanité de J. C. est, selon lui, une personne subsistante indépendamment du Verbe, à laquelle il attribue les adorations comme à l'objet principal. *La très-sainte Humanité*, dit-il, *doit être adorée par tous les chrétiens, d'un culte de Latrie, directement et par elle-même.* Quel blasphême

et quelle absurdité ! Après tant de décisions de l'Eglise, après tant d'anathêmes lancés contre quiconque divise l'humanité du Christ, de sa divinité, d'oser encore multiplier les adorations, et enseigner que tous les chrétiens doivent adorer directement, par un culte de Latrie, l'humanité de J. C. ! Le grand Athanase, ce célèbre défenseur de la foi contre les ariens, nous enseigne que nous n'adorons pas le corps du Sauveur séparé du Verbe; mais que l'adoration s'adresse à la personne du Verbe, auquel le corps appartient; *Nam cujus est corpus, huic exhibetur adoratio.*

Par quel malheur, ou plutôt par quel juste, mais terrible jugement de Dieu sur l'Eglise de France, arrive-t-il que les ouvrages de cet impie, connu sous le nom d'*histoire du peuple de Dieu*, soient entre les mains de tout le monde; que la lecture en soit spécialement recommandée par ces conducteurs aveugles qui, en se précipitant dans le fossé, y entraînent avec eux les hommes trop confians qui les en croient sur parole ? O hommes abusés ! ô hommes qui abusez les simples et les crédules, pouvez-vous ignorer sans crime la proscription solemnelle qu'en ont fait l'Eglise et les magistrats qui, comme la sentinelle d'Israël, surveilloient alors sur le dépôt de la foi ? Apprenez, à votre honte et pour votre condamnation, que Benoît XIV, ce pape si savant, a anathématisé cette *histoire du peuple de Dieu*; que Clément XIII, quoique vendu aux jésuites, l'a foudroyée; que la Sorbonne même, que le très-grand nombre des évêques de France, M. de Beaumont lui-même, ce grand protecteur, ce grand instigateur de la *cordicolatrie*, l'ont proscrite, et que le parle-

ment de Paris l'a condamnée à être brûlée par la main du bourreau.

Vous croiriez peut-être, M. T. C. F., que le pernicieux système de *Berruyer* sur l'adoration due à J. C., soit le dernier période de la témérité et de l'audace ? connoissez mieux cette fameuse société, née pour la destruction et non pour l'édification de l'Eglise. Il ne peut sortir du puits de l'abîme que des vapeurs noires et empestées, qui non-seulement obscurcissent sa foi, mais en altèrent les principes, en empoisonnent les sources et en ébranlent les fondemens par leur âpreté corrosive. L'impiété connoît-elle des bornes ? Ah ! quelle autorité pourroît en arrêter l'impétueux torrent ? Un des membres de cette société, nouvel apôtre, ardent et zélé défenseur de la nouvelle dévotion au *sacré cœur de Jésus*, a poussé plus loin la témérité, en ce qui concerne l'adoration de J. C. Plus hardi et plus franc que ses confrères, le *P. Galifet* s'explique plus clairement sur cet objet. Je le répète, M. T. C. F., modérez votre indignation, calmez-en les transports : ah ! peut-on ne pas s'y livrer, quand on entend de pareils blasphêmes ! que ne puis-je me dispenser d'en être l'écho ! fasse le ciel, que passant par mes lèvres, ces blasphêmes ne fassent ni sur mon cœur, ni sur les vôtres, de dangereuses impressions.

« Le seul et propre objet (le P. Galifet parle » de la Fête-Dieu) est la chair de J. C., d'où » l'on doit conclure qu'*on n'a pas précisement* » *institué cette fête pour honorer la personne* » *de J. C.* ; mais pour honorer sa chair, son » corps, son sang ; puisque ni l'ame, ni la » divinité, ni la personne ne sont l'objet for- » mel de cette fête. --- L'objet direct et im-

» médiat est la chair très-sainte de J. C. *dans le* » *sacrement* ». A quels excès ne se porte-t-on pas, quand on ne marche pas au flambeau de la foi et de la tradition ? Bien loin de profiter des écarts de ses prédécesseurs, le P. *Galifet* est allé plus loin que *Nestorius* et *Berruyer*. Jamais *Nestorius* ne s'énonça aussi crument que ce jésuite, et il enchérit même sur le P. *Berruyer* son confrère. *Nestorius* prétendoit qu'on peut adorer le Christ en tant qu'homme, en faisant par l'esprit abstraction de la divinité. *Berruyer* donne pour objet principal, direct et immédiat du culte de Latrie, la seule humanité de J. C. considérée en elle-même; mais le P. *Galifet* écartant expressément la personne divine, la divinité, et jusqu'à l'ame humaine de J. C., veut que sa chair et son sang soient l'objet direct et immédiat de l'adoration. Ignore-t-il donc que ce corps et ce sang, sans l'ame et la divinité, n'ont aucun prix par eux-mêmes, bien loin d'être l'objet principal du culte de Latrie ? Combien cette doctrine est contraire à celle de J. C. même, qui nous enseigne que *c'est l'esprit qui vivifie, et que la chair ne sert de rien* ? Combien cette doctrine est contraire à celle des conciles et des pères ! Les anathêmes qu'ils ont lancés contre *Nestorius* retombent sur *Berruyer*, comme la proscription de *Berruyer* par les papes, les évêques de France et les parlemens, retombe sur *Galifet* ; et les uns et les autres retombent nécessairement sur les adorateurs et les adoratrices *du sacré cœur de Jésus*. Sur quelle autorité les partisans de la nouvelle dévotion peuvent-ils donc s'appuyer ? L'Eglise, qui est la colonne et le fondement de la vérité, l'a foudroyée, en proscrivant, par l'organe de ses

chefs, la doctrine impie de ces hommes pervers qui lui ont donné naissance. La puissance séculière, qui est l'Eglise extérieure, l'a flétrie, en infligeant à ces écrits la peine dont elle punit les attentats les plus énormes, celle du feu. Est-il en effet d'attentat plus énorme que de séparer et de rompre ce que le Seigneur a uni pour toujours par sa toute-puissance? Dieu a uni dans le Christ, d'un lien indissoluble, la nature humaine avec la divine. J. C. Dieu et homme, est un tout indissoluble; ces deux parties essentielles qui le constituent, savoir la divinité et l'humanité, sont inséparables; si l'on adore la divinité sans l'humanité, on rompt ce lien: on l'anéantit, si l'on adore l'humanité sans la divinité; et cette séparation deviendroit infiniment dangereuse, si l'on adoroit la chair et le sang, sans l'ame et la divinité.

Telle est la foi de l'Eglise; on ne peut la contredire sans erreur et sans tomber dans mille conséquences plus absurdes et plus funestes les unes que les autres. La principale, et qu'on ne sauroit contester, c'est que cette nouvelle dévotion est la destruction totale du christianisme; c'est malheureusement une vérité certaine, portée jusqu'à l'évidence; et en voici la démonstration sensible, et qui ne peut échapper aux hommes les plus simples. Si je reconnois un cœur pour le Verbe fils de Dieu, il n'y a plus de trinité; si un cœur s'est incarné, il n'y a plus d'incarnation; si un cœur a souffert et est mort pour nous, les mérites de J. C. s'éclipsent, sa satisfaction est nulle, ses sacremens disparoissent, sa grace est anéantie. Dieu éternel, quels blasphêmes! quelles horreurs! que deviendra donc le chris-

tianisme, si ce culte s'accrédite? Il n'est pas difficile de le prévoir ; et déja nous en recueillons les fruiss amers. Au lieu de Dieu, de J. C., de sa grace, de ses mérites, de son sang et de son corps adorables, on substitue un muscle, dans lequel se concentre et s'anéantit toute la religion : conséquence affreuse et qui fait frémir, mais conséquence véritable, et que les cordicoles ne font aucune difficulté d'avouer ; le voile épais qui leur couvre les yeux, les empêche sans doute d'en appercevoir les suites effrayantes.

Pour vous, M. T. C. F., qui vous glorifiez d'être les vrais adorateurs de J. C., de ces adorateurs en esprit et en vérité, qu'il est venu procurer à son père, qui ne bornez pas vos adorations à quelque partie de son corps, voulez-vous lui rendre le culte qui lui est dû, faites de plus en plus de continuels efforts pour croître de plus en plus dans la grace de J. C. et dans la connoissance de ses mystères. La vie éternelle, dit cet adorable Sauveur, en s'adressant à son père, consiste à vous connoître, qui êtes le seul Dieu véritable, et J. C. votre fils que vous avez envoyé. A l'exemple de S. Paul, fléchissez les genoux devant le père de N. S. J. C. avec une humilité profonde, afin que, selon les richesses de sa gloire, par l'abondance de sa grace et de sa miséricorde, il vous fortifie dans l'homme intérieur ; qu'il fasse que J. C. habite par la foi dans vos cœurs ; et qu'étant enracinés dans la charité, vous puissiez connoître l'amour de J. C. envers nous, ce divin amour qui surpasse toute connoissance et tout sentiment. Pour l'acquérir cette précieuse connoissance,

pour la perfectionner, rappellez sans cesse à votre souvenir les titres augustes, les rapports essentiels que nous avons avec ce divin Sauveur ; il est notre rédempteur, notre médiateur, notre sonverain, notre pontife, notre pasteur, notre maître, notre victime, notre médecin, notre chef, notre frère. Il sera notre juge ; si, dans les jours de notre vie mortelle, nous avons portées imprimées sur nos corps les marques honorables du Seigneur Jésus ; si, en un mot, nous avons scu le servir, l'adorer, l'aimer, nous serons les co-héritiers de son royaume, nous partagerons sa gloire, il sera lui-même notre bonheur, notre grande récompense. Que de puissans moyens vous trouverez dans ces augustes titres, d'acquérir une parfaite connoissance de Jésus-Christ, et de vous enraciner de plus en plus dans cette connoissance aussi profonde que sublime de ce Dieu-Homme ! Vivifiez cette précieuse connoissance, animez-la par les ardeurs de la charité. Que vous serviroit de croître dans cette connoissance, si elle ne vous conduisoit pas à multiplier vos efforts pour tâcher d'augmenter en vous cette charité, la reine de toutes les vertus. La science la plus étendue, les connoissances les plus profondes, sont inutiles sans la charité. Quand je pénétrerois tous ces mystères, dit l'apôtre, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien. Le culte qu'on doit à J. C. consiste proprement dans son amour. Qu'est-ce que son culte, disoit le grand Augustin, sinon l'amour qu'on a pour lui ? On ne lui rend un vrai culte que par l'amour : *non colitur nisi amando*. La Religion de J. C. n'est qu'une Religion d'amour. On ne peut donc honorer l'auteur et le

consommateur de cette Religion, que par l'amour. Il n'y a ni Dieu ni Religion où il n'y a a point de charité ; puisque Dieu est la charité même, et que c'est dans la charité que consiste la connoissance salutaire et le vrai culte de Dieu. La connoissance de Jésus-Christ doit toujours être accompagnée du desir le plus vif et le plus ardent de croître dans son amour; tous nos efforts doivent tendre à faire chaque jour de nouveaux progrès dans cet amour. Pour tout dire en un mot, et ceci M. T. C. F. n'admet ni restriction, ni exception, cette connoissance de Jésus-Christ, dans laquelle il faut toujours avancer, doit avoir la charité pour principe, pour moyen et pour fin. Toute action en effet qui seroit dépourvue de ces qualités ne sauroit être agréable à Dieu ; elle seroit même un péché : telle est la doctrine de St. Augustin. Aussi ce saint évêque s'écrioit-il, dans l'ardeur et dans les transports de sa charité : *noverim te*, *noverim me* ; que je vous connoisse, ô mon Dien ! et que je vous aime ; que je me connoisse moi-même, et qne je me méprise.

Mais observez, M. T. C. F., cet amour indispensable, cet amour nécessaire pour croître dans la connoissance de J. C. ne consiste pas dans des paroles, dans des protestations stériles, dans des mouvemens tendres d'une dévotion affectueuse ; ce ne sont là que des preuves équivoques ; ce n'est qu'aimer en imagination : il faut placer son amour dans les œuvres. Celui qui a reçu mes commandemens et qui les garde, dit Jésus-Christ, c'est celui-là qui m'aime. Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole. La fidélité à sa loi est l'effet et la marque de la charité, comme elle en est

l'accroissement. Ce n'est pas un amour passager, ni l'observation de la parole de Dieu en quelques points particuliers ; c'est une volonté ferme et constante de pratiquer ses maximes, et tous ses commandemens. La preuve de l'amour, dit S. Grégoire, ce sont les actions. Le culte que nous devons à Jésus-Christ exige rigoureusement une connoissance jointe à l'action. Si la connoissance est stérile, elle est dèslors une chimère. Celui qui ne garde point ma parole ne m'aime point. S'imaginer connoître Jésus-Christ, et l'aimer, sans garder ses commandemens, c'est donner le démenti à la vérité même ; cette connoissance de Jésus-Christ doit tellement remplir notre ame, que transportée par l'ardeur et la lumière de la charité, elle se livre toute entière à l'observation des commandemens de Dieu, à suivre les traces qu'il nous a marquées par son exemple : notre vie est la preuve de notre foi, comme nos œuvres sont la preuve de notre amour. Nous ne sommes assurés que nous connoissons véritablement Jésus-Christ, que quand nous gardons ses commandemens. Sans charité, la connoissance de Jésus-Christ est une illusion, et son amour un phantôme. Celui qui dit qu'il le connoît (c'est ainsi que s'exprime le disciple bien aimé), et qui ne garde pas ses commandemens, est un menteur, et la vérité n'est pas en lui : mais si quelqu'un garde sa parole, la charité est vraiment parfaite en lui.

Il faut conclure de tout ceci, M. T. C. F., que Jésus-Christ étant Dieu et Homme tout ensemble, mérite toutes nos adorations, comme vrai Dieu, et que nous devons l'adorer conjointement avec le Père et le Saint-Esprit. Jésus-Christ n'est qu'une seule personne ; nous

ne lui devons conséquemment qu'une seule et unique adoration : multiplier ses adorations, c'est diviser Jésus-Christ ; cette unique adoration qu'il mérite, elle consiste dans les actes extérieurs et intérieurs, qui cependant ne sont d'aucune valeur, sans un commencement d'amour, si l'amour n'en est le principe et la fin. La preuve la plus parfaite, la plus forte et la plus essentielle de cet amour, c'est l'accomplissement de ses préceptes, et l'imitation continuelle de ses exemples.

Nous avons, M. T. C. F., le plus grand intérêt d'être sur nos gardes, pour éviter les surprises et les pièges que nous dressent les imposteurs, sous les voiles de la religion et de la piété, pour ne pas nous laisser entraîner par les illusions de ces séducteurs. Nous vous exhortons avec le prince des apôtres à conserver le don précieux de la foi : hélas ! ils l'ont perdu, ce précieux don, ces propagateurs de la dévotion Nestorienne. Tout esprit qui divise Jésus-Christ n'est point de Dieu : c'est partager le malheureux sort de l'Antechrist, suivant l'expression du disciple bien aimé. Il n'y a qu'un Jésus-Christ en une seule personne, en qui la nature divine et la nature humaine sont véritablement et inséparablement unies. Quiconque sépare la divinité de l'humanité de Jésus-Christ, travaille en effet à rétablir le règne de l'Antechrist. Pour vous défendre des attaques de tant de séducteurs, de tant de corrupteurs de la foi et de la morale chrétienne, et en particulier de la séduction de cette nouvelle dévotion, travaillez sans relâche à demeurer fermes sur la pierre angulaire, sur le fondement inébranlable de la foi ; à croître de plus en plus dans la grace de Jésus-Christ, et dans

la connoissance de ses mystères, de ses exemples, de ses miracles, de sa parole, de ses souffrances, de ses humiliations Attachez-vous toujours plus fortement à son corps mystique, qui est l'Église ; portez dans vos membres l'empreinte de sa croix ; accomplissez en vous ce qui reste des souffrances de J. C. afin qu'il y ait en vous une parfaite conformité avec ce divin chef ; faites vos délices de la lecture et de la méditation du saint Evangile ; ne rougissez jamais des humiliations, des opprobres de sa croix ; glorifiez-vous en Jésus-Christ ; mettez toute votre confiance en sa grace, et non dans des observances purement extérieures, et qui ne sauroient rendre meilleurs devant Dieu ; en un mot, que Jésus-Christ, tout entier Dieu et Homme, qui fait ses délices de rester au milieu de nous, pour être notre nourriture, notre soutien, notre force, soit l'objet continuel de votre amour et de votre adoration. Vous sentez parfaitement, M.T.C.F., toute l'importance de ces pratiques, et combien elles différent de ces pratiques extérieures, incapables d'opérer la réforme intérieure du vieil homme ; pratiques superstitieuses, nouvellement inventées, et remplies d'erreurs les plus grossières. Quelles erreurs plus graves dans l'ordre du salut, que celles qu'enseignent les *cordicoles*? La grace, la justice, l'amour de Dieu, la persévérance dans le bien, sont les objets essentiels des vœux des vrais chrétiens : des biens temporels, un bonheur humain et passager, doivent être la récompense de la *cordicolatrie*. Les *cordicoles* l'annoncent et la promettent, sans cependant donner de l'exclusion aux biens éternels. Un moyen, et le plus sûr de se rendre digne d'être

associé à leur parti, c'est la fréquentation des sacremens, sur-tout de l'eucharistie ; comme si Jésus-Christ l'avoit instituée pour servir de préparation et de dégré à l'état sublime de *cordicole* ! Mais en même tems, pas un mot sur les dispositions nécessaires pour la communion fréquente ; les docteurs qui tiennent le premier rang entr'eux, et qu'on peut appeller les maîtres de l'art, enseignent le pichonisme dans toute son étendue : se confesser et communier, communier et se confesser, c'est tout le secret. La dévotion au *sacré cœur* comprend éminemment les mystères les plus relevés de la rédemption du genre humain. Au moyen de la *cordicolatrie*, il ne tient qu'aux fidèles d'enrichir leurs ames d'un trésor abondant de toutes sortes de biens et de graces.

Je ne puis mieux finir cette instruction qu'en vous adressant les paroles d'un des grands évêques de nos jours. « La dévotion au cœur charnel de Jésus-Christ est absolument nouvelle, et n'a jamais été connue dans les beaux jours de l'Eglise ; une piété solide et éclairée doit absolument la rejetter : cette dévotion, même symbolique, doit être aussi rejettée, parce qu'elle ne peut être d'aucune utilité ; elle ne peut qu'être l'objet des dérisions et des sarcasmes des incrédules modernes, et une occasion d'insulter à la Religion toute entière. Je vous prie donc, je vous conjure par Jésus-Christ, dans lequel je vous aime tendrement et sincèrement, de recevoir avec docilité la parole qui a été entée en vous, et qui peut sauver vos ames. Ni moi, ni ceux qui vous ont nourris de la parole de la foi, dont nous faisons tous profession, ne vous ont jamais insinué que Jésus-Christ doive être aimé et

adoré autrement que l'ont fait nos pères ; et gardez-vous de croire que vous le puissiez d'une manière meilleure. Ne vous laissez point emporter à tout vent de doctrine ; ayez en horreur les profanes nouveautés de paroles ; demeurez unis à votre pasteur, à votre père, qui a une vraie sollicitude pour le salut des ames, pensant au compte rigoureux qu'il en rendra un jour au souverain juge ; détestez tout ce qui met la division entre les fidèles, et dont l'homme ennemi profite pour semer plus facilement l'yvraie dans le champ du Seigneur. L'union et la paix qui doivent régner entre le troupeau et son pasteur, supposent de ma part l'obligation de vous préserver des dangers, d'assurer autant qu'il est en moi votre vocation et votre élection ; et de votre côté, l'obligation d'être dociles et obéissans, et de vous mettre en état de rendre compte de ce que vous croyez et espérez. Ces sacrés liens m'obligent aussi de vous rappeler que la vraie dévotion qui convient à des pécheurs tels que nous sommes, doit aboutir à faire à Dieu le sacrifice de nous-mêmes, et à former dans nous une vive componction ; à nous pénétrer du repentir de l'avoir offensé ; à nous humilier devant sa divine majesté, en considérant son infinie miséricorde et notre profonde misère. Notre Seigneur J. C., ce Dieu de charité, qui peut seul être l'objet raisonnable et légitime de la nouvelle fête, ne veut pas que nous confondions les douceurs de la dévotion avec l'austérité de la pénitence. La peine que nous devons ressentir de nos péchés ne doit point être étouffée par cette paix trompeuse et illusoire, que voudroient en vain nous donner des directeurs faits pour nous égarer, et qui cou-

vrent de miel le poison d'une morale relâchée ; qui annoncent la paix lorsqu'il n'y a point de paix ; qui trompent les ames par leurs bénédictions, et dont les paroles flatteuses sont comme des flèches empoisonnées : c'est ce qui faisoit dire à St.-Bernard que la multiplicité des fêtes ne convient point aux malheureux enfans d'Eve, exilés dans cette vallée de larmes; mais aux citoyens de la céleste patrie, avec lesquels nous célébrerons une fête continuelle, si nous avons soin d'établir sur de solides fondemens notre espérance en la miséricorde de Dieu. Concluons enfin que les saducéens de nos jours prennent occasion de cette fête pour insulter la Religion ; qu'elle sert d'aliment au pharisaïsme, qu'elle ne peut contribuer à former dans les pénitens, les dispositions dont ils doivent être animés, pour se rendre conformes à Jésus-Christ, leur prince, leur chef et leur modèle.... Gémissons, pleurons avec l'Eglise sur cette nouvelle infirmité qu'elle éprouve de la part des *cordicoles*. Ne nous occupons qu'à nous enraciner de plus en plus dans l'humilité, la pénitence et la charité de J. C. : c'est-là la véritable dévotion, à laquelle nous devons continuellement nous appliquer; elle doit seule faire notre occupation la plus suivie et la plus sérieuse, tous les instans de notre vie, pour nous assurer une place dans le ciel. Dieu veuille bien nous en faire la grace à tous ». Amen, amen, etc.

25 *Juin*, 1777, *troisième Dimanche après la Pentecôte.*

De l'Imp. de GUÉRIN, rue des Boucheries-Hon., n°. 937.